

La Vie intellectuelle
25 oct. 1935

NOTES ET RÉFLEXIONS

André Gide et le communisme

Dans une forte étude consacrée au célèbre ouvrage de M. Bergson : *Les deux Sources de la Morale et de la Religion*, le P. Sertillanges, prenant acte des conclusions de l'auteur, a dit qu'elles lui étaient apparues comme une lueur d'espérance. A notre époque d'angoisse et de doute, c'est un symptôme à retenir. « Il manque à l'homme le degré de mysticité nécessaire pour un équilibre vital et pour un équilibre social, car la frénésie du matérialisme menace non seulement la paix du genre humain, mais son existence. Ce qu'il nous faut aujourd'hui c'est un supplément d'âme. »

Il nous a toujours semblé qu'en dépit des apparences André Gide, parmi les écrivains contemporains français, était un de ceux les plus avides de trouver ce « supplément d'âme ».

Pendant bien longtemps on a pu croire que l'auteur des *Nourritures Terrestres* n'apportait pas de solutions aux problèmes de la vie et qu'il ne voulait pas en apporter. Il passait à tort ou à raison dans le public pour un individualiste forcené qui ne se fixe pas, qui ne choisit pas, qui ne s'engage pas. On admettait une fois pour toutes qu'une fatalité le menait : l'impératif de son tempérament, et, depuis des années, ses plus sévères critiques avaient renoncé à lui reprocher de ne pas vouloir s'y soustraire. Peut-être même prenait-il je ne sais quel plaisir malin à exagérer son personnage et comme à l'exaspérer. Quand on le rencontrait, la cape sur l'épaule, toujours un peu furtif, longeant les trottoirs étroits des ruelles de la rive gauche ou les quais de la Seine, il apparaissait, dans cette solitude méditative et secrète, comme un homme poussé par son destin à la recherche incessante de soi-même. Le rumeur qui l'entourait et jusqu'à cette réputation d'homme de plaisir, je n'oserais affirmer qu'il ne s'en fit pas le complice par un rien d'alibiadisme dont il savourait le scandale. On eût pu dire de lui, quand il publia *Corydon*, ce qu'il écrivit naguère d'Os-car Wilde : « Il allait au plaisir comme on marche au devoir. » Nouvelle affirmation d'individualisme, cette attitude libérée de toute contrainte laissait quelques-uns de ses admirateurs pleins d'étonnement et de crainte...

Où s'arrêtera-t-il, pensait-on, sur quoi fixera-t-il finalement cet appétit toujours insatisfait de connaître et de comprendre ? Nous savions bien qu'il avait écrit dans les *Nourritures Terrestres* : « Ce que j'ai connu de meilleur au monde c'est ma faim », et plus d'un avait aperçu, dans cet aveu le signe d'une pensée qui ne s'arrêterait pas de sitôt. Signe de jeunesse ? Peut-être. J'y voyais plutôt pour ma part une volonté ferme de ne pas vieillir et de rester en perpétuelle concordance avec son temps. Au cours de sa longue carrière, s'il est passé par des sincérités successives jusqu'à adhérer en 1916 à l'Action Française, c'est précisément en raison de cette plasticité singulière.

Aussi bien, c'est ce qui donne à l'œuvre comme à la personne d'André Gide cette importance exceptionnelle. La crise que traverse le vieux monde nous met, en effet, devant certains problèmes qui sont précisément ceux que Gide n'a jamais laissé de se poser pour son propre compte. En sorte que là où la critique s'intéresse à Gide elle touche à quelques-unes des plus graves préoccupations de l'homme d'aujourd'hui. Est-il possible de dire que le drame de notre civilisation gréco-latine se joue dans la personne d'André Gide ? Sans exagérer son influence qu'on a pu croire considérable, il est certain que l'œuvre de Gide, qui met en cause ouvertement les valeurs humaines sur lesquelles cette civilisation repose, fait de lui un des hommes les plus représentatifs et les plus intéressants de notre temps.

C'est un intérêt du même genre que présente sa récente adhésion au Parti communiste. Sans doute le problème que

la Révolution d'Octobre a posé depuis dix-huit ans dépasse-t-il singulièrement sa pensée. Nous tenons tout de suite à marquer cette restriction que beaucoup de ses thuriféraires omettent d'établir ; mais il n'en reste pas moins que le drame particulier à André Gide nous éclaire sur sa complexe personnalité et apporte un utile appont psychologique à la compréhension de l'idéologie communiste telle qu'elle est répandue hors des frontières de l'Union. Il est à peine besoin de marquer l'étrange contradiction qui ne manque pas d'étonner un esprit non prévenu entre la réalisation soi-disant communiste en U. R. S. S. et le mythe soviétique qu'on peut observer présentement dans différents pays d'Europe. En France notamment, l'intérêt que suscite chez tant d'intellectuels, par ailleurs bourgeois et capitalistes le communisme resterait incompréhensible si l'on fermait les yeux à l'exemple de Gide, séduit une fois de plus par l'attrait des idées. Cette constance d'un destin si riche en expériences personnelles devait l'amener presque logiquement, par un retour des choses, à cette forme particulière d'idéalisme que représente la construction soviétique. Comme l'a écrit Nicolas Berdiaeff, la réalité elle-même à laquelle a affaire le communisme est « cérébrale, idéaliste, fantasmagorique. Ce qui ne fait que montrer le pouvoir de l'idée, le pouvoir de l'action humaine, la puissance de transfiguration des mythes et des phantasmes. Le fait même de l'existence de la Russie communiste est la réfutation du matérialisme ».

Un écrivain d'extrême droite, avec lequel Gide n'a pas d'autre parenté que celle du talent, lui disait il y a peu d'années : « Ce qu'il vous faudrait c'est une grande cause à défendre pour donner un sens à vos dons merveilleux, à votre *misereor super turbam*. » Or, en 1932, Gide, ayant opté, adhérait publiquement à la III^e Internationale et, un an plus tard, publiait son Message.

Sur cette route de l'histoire, où chaque pays, chaque nation devra tôt ou tard s'acheminer, l'U. R. S. S. a glorieusement pris les devants. Elle nous donne aujourd'hui l'exemple de cette société nouvelle que nous rêvons et que nous n'osons plus espérer...

Cette adhésion retentissante au communisme, cette « conversion », comme on l'a appelée, est-elle vraiment si imprévue ? Constitue-t-elle dans la carrière de l'écrivain un nouveau commencement ou, au contraire, un moment d'une évolution inachevée ? C'est là toute la question. Elle est d'importance.

Après avoir longtemps erré dans les parages du christianisme, c'est donc la solution opposée sinon au christianisme du moins au catholicisme en tant que religion révélée qu'André Gide a fini par choisir. Y a-t-il là contradiction au centre de sa personnalité ? Pour ma part, je ne crois pas qu'on puisse le soutenir valablement. L'esthétique de Gide telle qu'elle est apparue à toute une génération dans l'admirable *Retour de l'Enfant Prodigue* offre l'exemple typique d'un effort de rapprochement de deux tendances d'âme différentes et, pour ainsi dire, d'harmonisation des contraires. Ce qu'il appelait son côté chrétien et son côté païen se sont rencontrés dans ces pages où, a-t-il dit lui-même, « laissant éparse et confondue la double inspiration qui m'anime, je ne cherche à prouver la victoire sur moi d'aucun dieu — ni la mienne ». Cette double inspiration, n'est-ce pas l'essence même de l'esprit gidien ? Elle se traduisait sans objet défini en 1907 sur le mode de l'évasion morale comme elle devait s'exprimer vingt-cinq ans plus tard affirmativement dans son message au Congrès des Écrivains Communistes. Il a dit lui-même que cet acte de foi se rattache exactement dans sa pensée à la doctrine évangélique à laquelle il a toujours voulu croire : « Qui veut sauver sa vie, la perdra. » Certes, d'autres attitudes morales eussent pu sortir de l'œuvre de Gide, mais, que son influence ait été avant tout libératrice du joug social et du formalisme familial, ne l'a pas empêché d'éprouver une inclination pour les rigueurs de l'orthodoxie communiste. Il nous semble qu'on a eu tort de voir là une antinomie de sa pensée, car elle n'est qu'en apparence. Tous ceux qui ont recherché dans leur vie l'exaltation de l'aventure personnelle ne comprendront. Pareils au prodigue captif de sa liberté, n'ont-ils pas senti que la soif du désert, pour

tentant qu'elle paraisse, ne suffit pas à donner une fin à l'existence? « Orfèvre de ses chaînes », l'individualiste affranchi des lois sociales souhaite tôt ou tard une autre délivrance : celle de lui-même. L'effort de libération accompli, la recherche puis l'acceptation d'une règle, bien loin d'être une contradiction, est au contraire une suite presque fatale. Gide se devait, l'âge venu, d'aller au-devant d'une nouvelle discipline, à condition que celle-ci lui parût viable et socialement utile. N'est-ce pas ce qu'il entendait exprimer quand il écrivait à Saint-Exupéry dans sa préface à *Vol de Nuit* : « Je vous sais gré d'éclairer cette vérité paradoxale, pour moi d'une importance psychologique considérable : que le bonheur de l'homme n'est pas dans la liberté, mais dans l'acceptation d'un devoir. » Trouver cette vérité par le chemin de l'individualisme, cela ne nous semble pas paradoxal, mais qu'il faut donc être reconnaissant à André Gide d'avoir la franchise de ce lourd aveu!

Ce besoin anxieux de rejoindre le monde des hommes, de les servir, la grande expérience soviétique paraît à Gide la seule qui puisse désormais le satisfaire. Comme le lui avait prêté Léon Daudet, l'occasion lui a été enfin offerte au soir de sa vie de prononcer son *mirrored*. Considérant que l'Église a lié partie avec ce qu'il appelle les forces antichrétiennes : le capitalisme, le nationalisme, il pense échapper à l'hypocrisie vertueuse dont il a horreur en repoussant la religion du même coup. Il écrit : « Communisme et christianisme enseignent une semblable dépossession. Mais, tandis que le communisme prétend dépouiller de ses privilèges celui qui possède, le christianisme l'invite à s'en dépouiller lui-même. Et s'il ne l'a pas déjà fait, qu'attend-il? Et, tant qu'il ne l'a pas fait, comment ose-t-il se considérer comme chrétien? » Soyons justes : il est certain que le monde prétendu catholique, dans les temps modernes, a paru plus d'une fois justifier de pareils griefs en voulant faire de l'Église une puissance au service d'une certaine classe tandis qu'elle est essentiellement humaine, principe de salut pour tous. N'est-ce pas, à propos de cette déviation de l'esprit de l'évangile,

ANDRÉ GIDE ET LE COMMUNISME

339

que Nicolas Berdiaeff a eu le courage d'écrire : « Pour le chrétien, le communisme devrait avoir une signification toute particulière : il est le témoignage d'un devoir non rempli, de la tâche non réalisée du christianisme. » Reprenant cette opinion qu'il ne recuse pas, le P. Sertillanges y ajoute ce commentaire qu'il convient de retenir : « Disons plus exactement : ce n'est pas le christianisme qui n'a pas réalisé sa tâche, c'est nous qui n'avons pas accompli la nôtre. » La doctrine catholique en effet, du fait même qu'elle est divine, « comporte un humanisme intégral, et nous en avons fait trop souvent un conformisme pieux et commode, sans communication avec la vie sociale, avec la vie économique, avec toutes les réalités de ce monde ». Ces exigeantes réalités, comme Gide l'a bien senti en son for intérieur, nous ont dépassés, et, à l'heure qu'il est, nous essayons péniblement de les rejoindre.

La réalisation des valeurs évangéliques qu'il a cherchée toute sa vie, André Gide a cru l'atteindre en adhérant au communisme. Pour sincère qu'elle soit, c'est une bien étrange option, et nous ne pensons pas que toutes les raisons psychologiques qui peuvent expliquer cette attitude personnelle apportent aucune justification valable des doctrines marxistes. Une équivoque est née dans beaucoup d'esprits à ce sujet qu'il importe de dissiper. Disons plus : s'il est émouvant de voir André Gide faire un si grand effort en vue de chercher sa vérité, n'est-il pas un peu décevant de constater qu'il se prononce sur le communisme sans l'objectivité qu'on serait en droit d'attendre d'un esprit généralement plus soucieux de contrôle intellectuel? Quand il explique, en effet, dans ses *Pages de Journal* pourquoi il est communiste, nous observons que les raisons qu'il nous donne sont autant de revendications personnelles, sentimentales et sensibles que ne manqueraient pas de rejeter impitoyablement comme « petit bourgeois » et non communistes la doctrine soviétique au nom de laquelle il se prononce. Il y a là une sorte de confusion intolérable que la célébrité d'André Gide ne réussira pas à nous faire accepter. Admis aujourd'hui par toute

une pléiade d'écrivains, notamment ceux de la *Nouvelle Revue Française*, ce mensonge de circonstance doit être dénoncé car il entretient dans les esprits peu renseignés de fausses équivalences qui ne peuvent engendrer qu'équivoques et duperies. Le communisme a des prétentions exclusivement temporelles et sociales dont il fait volontiers étalage : c'est sur cela qu'il doit être jugé. En vérité, les raisons qui étaient des adhésions comme celle de Gide ne concernent que bien rarement les résultats de la construction socialiste en U.R.S.S., ou la valeur des doctrines (Gide lui-même ne nous a-t-il pas avoué qu'il n'avait qu'une très vague idée du marxisme?). Mais, dans la plupart des cas, il faut y voir un désir de donner le maximum de retentissement à la protestation personnelle qu'on prétend élever contre l'injustice de la société moderne. C'est certes le droit de chacun à condition que les arguments invoqués ne procèdent pas d'une confusion de valeurs ni d'un jeu impropre de l'esprit.

Un élan de sensibilité chrétienne apparaît pourtant dans presque tous les ouvrages de Gide. Ce qu'il y a de sincère dans cette fibre religieuse lui rend insupportable ce qu'il y a d'hypocrite et d'intéressé dans une certaine exploitation du christianisme par le régime qui repose sur les fictions du capitalisme. Comme lui-même, ainsi qu'il l'a écrit à propos du protestantisme, nous nous refusons à admettre que « la banque la plus prospère semble la banque la plus bénie ». Il est juste toutefois de passer avec Jacques Maritain que le christianisme « n'est pas responsable de l'état où un monde jadis chrétien est parvenu en raison précisément de son apostasie ». Qui oserait soutenir, d'ailleurs, que la Russie soviétique offre un milieu plus favorable aux valeurs chrétiennes que notre actuel régime social, si imparfait soit-il? D'une récente expérience personnelle en U.R.S.S., nous avons au contraire retenu que le communisme, bien loin d'être égalitaire, ou seulement équitable, recrée, au profit de la classe de ses privilégiés et sans aucun esprit de charité, les plus criantes injustices sociales.

LIVRES D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

341

C'est pourquoi nous souhaitons une chrétienté nouvelle, conforme à la parole des Papes, où les conditions du travail, le refus des exploitations arbitraires, la dignité de l'homme réaliseront le véritable idéal chrétien que le communisme s'est annexé — en n'en prenant que ce qui le sert.

Le grand mérite de Gide n'en reste pas moins d'avoir fait ressortir par son cas personnel la nécessité inéluctable d'une discipline morale. Quoi qu'on pense du choix qu'il a fait, il nous semble que, fidèle encore à son destin, il continue parmi les hommes son long effort de libération en nous aidant aujourd'hui à nous mieux connaître.

Pour étroite qu'elle soit, la porte lui demeure-t-elle ouverte sur le monde chrétien? Nous voulons le croire.

JEAN DE SAINT-CHAMANT.